

Paru dans :

« La vérité chez Jean l'évangéliste : amnésie de l'histoire de l'oubli de l'être ? », Claude Brunier-Coulin et Jean-François Petit (dir.), *Academos*, n°2, Paris, Orizons, « Débats/Philosophie », 2020, pp. 29-43.

LA VERITE CHEZ JEAN L'EVANGELISTE : AMNESIE DE L'HISTOIRE DE L'OUBLI DE L'ETRE ?

INTRODUCTION

Selon la thèse philosophico-historique de Martin Heidegger, la pensée de l'être aurait subi une mutation profonde à partir de Platon, et notamment de son dialogue *La République* qui aurait inauguré avec « le mythe de la caverne » une scission conceptuelle dans l'appréhension du fondement de toutes choses. Cette bifurcation conceptuelle, pour ne pas dire *idéo-logique*, aurait fait pencher la balance en direction d'une conceptualité *dualisant* le fondement de toutes choses, c'est-à-dire « de l'ἀλήθεια comme ouvert sans retrait à la vérité comme rectitude elle-même »¹. La vérité ne s'éprouvant plus à même l'étant en tant que cet étant même, mais à distance de l'étant en la relation *pré-conçue* de l'étantité de l'étant à l'étant. Platon, tel un bûcheron, aurait entaillé le tronc massif d'une idéalité originaire de la vérité, encore éprouvée par les penseurs présocratiques, et cette entaille, agrandie par Aristote, aurait été consommée par les générations ultérieures des penseurs de l'être. La vérité, phare alexandrin illuminant la mer ombrageuse de notre monde, se serait dissipée dans la nuit... et depuis lors, le jour n'aurait jamais reparu !

Tel est le tableau que dresse Heidegger à propos d'une vérité non éprouvée depuis des temps immémoriaux et qui n'engage rien de moins que tout le destin de la pensée occidentale ! Cette mutation de la vérité aurait entraîné un :

effacement de la signification de l'expérience fondamentale dans laquelle ont été éprouvés "être en retrait/être hors-retrait" ayant permis du même coup à la signification de ψευδος [fausseté], qui a une tout autre provenance, d'avoir prise sur l'ἀλήθεια [décèlement], de telle sorte que la signification d'être en retrait qui y est contenue s'est trouvée à nouveau réprimée.²

¹ Martin Heidegger, *De l'essence de la vérité : Approche de l'allégorie de la caverne et du Théétète de Platon*, Alain Boutot (trad.), Paris, Gallimard, 2001, p.34.

² *Ibid.*, p.166.

Le constat est sans appel : Platon aurait déformé, par la seule force des *Idées*, l'expérience matutinale de la vérité. L'« être en retrait » aurait été jeté aux oubliettes, nous privant de sa révélation irrévélée car irrévélable, et l'« être hors-retrait » aurait été nié du fait de demeurer enclos en une préconception établissant par avance le révélé de tout étant en tout étant, c'est-à-dire son étantité véritative. Les Idées platoniciennes auraient masqué la voie permettant de se rendre au cœur de l'étant. Cette *privatio* platonicienne allant jusqu'à priver l'étant de la cachette de son propre retrait, l'être en retrait se trouvant ainsi soustrait à toute soustraction possible. Toute réserve de l'étant ayant disparu, il ne restait plus que l'ombre de l'étant, c'est-à-dire un semblant d'être qu'il n'est pas. Le retrait s'était retiré en un retrait plus profond... celui de l'absence de tout retrait !

Soit ! Heidegger entend les choses de cette façon et postule que cette conception de la vérité, dite métaphysique, en a tellement ébranlé la conception originaire, entendue à l'aube des temps, qu'aucune autre conception ne fut en mesure d'en déplacer les lignes, et même de simplement l'apercevoir comme telle !

Mais fut-ce réellement le cas ? la vérité avait-elle irrémédiablement sombré dans les *profundis* ? Nous n'en sommes pas si sûr. Si la riche épopée philosophique des hellènes a plus que contribué à forger la pensée occidentale, il ne faut évidemment pas oublier la source hébraïque, qui constitue une part substantielle de notre tradition, cette dernière se plaçant, non pas à l'avant-garde, mais dans la garde de la pensée philosophique occidentale, c'est-à-dire en amont comme une source cachée alimentant secrètement le cours d'une rivière.

En effet, la pensée biblique n'use nullement du concept et de l'argutie à la façon des grecs, elle s'attache davantage à décrire des événements *sur-venus* et *à-venirs*. Le récit biblique accouche donc, non d'une pensée théorétique et encore moins d'un système, mais d'une évènementialité riche et profonde de sens dont les termes narrent et annoncent la *vérité*, non comme une vérité purement abstraite et conceptuelle, mais une vérité divine et charnelle se laissant expérimenter et approcher ! Il faut donc passer sur l'autre versant de la montagne, de l'ubac à l'adret, pour apprécier le changement de régime qu'impose une élaboration intellectualiste de la vérité par rapport à une approche spirituelle et charnelle. Nous entendons bien évidemment le Christ ! Vérité non fondée théorétiquement, mais vérité vivante fondant toutes choses !

Il appert que, le contexte évangélique s'enracine dans une vision hébraïsante de la vérité issue de l'Ancien Testament qui, depuis des siècles est à l'œuvre et fait son œuvre ; vérité à peine conceptualisée et dont la valeur fondamentale tient à sa manifesteté, et par là à la transcendance de Celui qui la fonde, Dieu. La vérité des hébreux, certes peu développée conceptuellement parlant, s'adosse néanmoins à une évènementialité surnaturelle l'authentifiant et lui donnant tout son crédit. Pensons au passage de la mer rouge ! quelle vérité de l'ordre du concept, suffirait-elle à écarter des eaux profondes ?

De fait, le moule *aléthéiaque* en lequel la vérité hébraïque s'éprouve, part du domaine expérientiel et s'étalonne à l'aune de ce dernier. La vérité portée par les livres de *La Torah*, ne sort jamais de son champ épistémique pour se confronter, voire pire, se confondre à l'idéalité toute grecque de la vérité métaphysique. Est-ce à dire pour autant, que les spéculations de Platon et d'Aristote n'aient jamais atteint les rivages de la Terre Sainte ? et que jamais les prêtres du Temple de Salomon n'aient ouï dire quelques vérités toutes grecques diffusées dans le bassin méditerranéen ?

Nonobstant des points de contact avec certaines thèses philosophiques hellènes, en témoigne la transposition chez Jean l'évangéliste du *Logos* en direction du Christ, la vérité johannique proclamée dans le quatrième évangile prend indubitablement source en une tradition spirituelle et intellectuelle toute autre que celle de la Grèce présocratique et, *a fortiori*, de Platon ; à ce titre, la vision johannique de la vérité diverge de la vision traditionnelle de la vérité héritée de la métaphysique.

Ainsi, cette vision johannique de la vérité, constituerait-elle une assertion différente de celle que Heidegger prétend déceler à partir de Platon ?

Pour le savoir, nous allons explorer la conception johannique, ou peut-être l'anti-conception, de ce qu'il est convenu de nommer la « vérité », vérité annoncée sous les auspices du terme grec d'*ἀλήθεια*, qu'il conviendra dans un premier temps, de cerner en ses différentes assertions dans *l'évangile de Jean* afin, dans un second temps, de la distinguer de la vérité assertée par la métaphysique selon la conception de Heidegger, et pourquoi pas, à l'issue de cette réflexion, pouvoir *re-pos*er en un lieu autre que celui de la métaphysique, la question toute simple de Pilate à Jésus avant qu'il ne soit flagellé : « Qu'est-ce que la vérité ? »³.

– I –

LA VÉRITÉ OPÉRATIVE

LE DÉ-MASQUER DE LA VÉRITÉ

Jésus proclame que « quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de crainte que ses œuvres ne soient démasquées. Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, elles qui ont été accomplies en Dieu »⁴.

³ « Jean », dans *La Bible : Traduction œcuménique*, Paris, Bibli'O - Société biblique française et Les Éditions du Cerf, 2010, 18, 38.

⁴ *Ibid.*, 3, 20-21.